

folklore

REVUE TRIMESTRIELLE
HIVER 1955

81

REVUE FOLKLORE

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Directeur du Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire :

René NELLI

Conservateur du Musée des Beaux-Arts
de Carcassonne.

Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale
de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne

Abonnement : 100 fr. par an - Prix du numéro : 30 fr.

Adresser le montant au

“ Groupe Audois d'Études Folkloriques ”, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome XIII

18^{me} Année — N° 4

HIVER 1955

Folklore (18^{me} année - n° 4)

Hiver 1955

SOMMAIRE

Charles JOISTEN

Contes Folkloriques de l'Ariège

CONTES FOLKLORIQUES DE L'ARIÈGE

(TROISIÈME SÉRIE) ⁽¹⁾

VII

Jean de Bordeaux ⁽¹⁾

Ça c'était à Bordeaux. Il y avait des marchands qui avaient un jeune homme. Ce jeune homme aimait beaucoup à dépenser, comme tous les jeunes gens. Ses parents le grondaient. Alors un jour il était tellement désespéré, il n'avait pas le sou, il pleurait au bord d'un bois. Alors le diable lui est apparu et lui dit :

— Qu'est-ce que tu as, Jean ?

— Eh ben, mes parents ne veulent pas me donner des sous et je suis désespéré.

Le diable lui dit :

— Eh bien, écoute, nous allons faire un pacté. Je vais te donner autant d'argent que tu voudras, tu en auras plein les poches à une condition : que tu viennes me trouver dans un an et un jour à la Montagne Verte.

— Eh bien, soit, lui dit Jean.

Il a eu ce qu'il a voulu. Au bout d'un an, il était devenu triste et ses parents lui ont demandé pourquoi il était triste. Alors il leur a dit qu'il avait promis au diable d'aller le trouver. Il y a un an, à la Montagne Verte. Son père lui dit :

— Puisque tu as promis, il faut y aller.

Il prend sa musette, il y met quelque chose pour manger et il s'en va. Vers le soir — il est rentré dans cette montagne, la Montagne Verte, c'est grand ça, on ne l'a pas vue, mais on le

(1) Il va sans dire que la syntaxe et le style des contes, autant de la présente série que des précédentes et des suivantes, ont été, sont et seront respectés intégralement.

(2) Aarne-Thompson type 313.

suppose — vers le soir seulement il trouve une espèce de cabane. Et il allait être nuit. Il avait peur de coucher dans les bois. Il frappe à la porte. Alors quelqu'un lui répond tout en grognant :

— Qui est là ?

Et alors, pardi, la femme s'est adoucie; elle lui dit :

— Où tu vas ?

— Eh ben, je m'en vais à la Montagne Verte trouver le diable.

Et la femme lui dit :

— C'est mon père. Rentre, soupe, n'aie pas peur et demain matin tu partiras de bonne heure.

Le lendemain matin, cette femme lui fait la musette pour le chemin. Il y en avait pour toute la journée pour arriver le soir à une cabane pareille à celle-là. Alors, le soir, il trouve une cabane pareille à la première, il frappe à la porte, une femme sort, lui demande :

— Qui es-tu ?

— Je suis Jean de Bordeaux, je vais trouver le diable à la Montagne Verte.

Elle lui dit :

— C'est mon père. Rentre, tu vas souper et coucher, et demain matin tu partiras.

Alors, le lendemain matin, la femme lui fait sa musette pour toute la journée. Et le soir seulement il trouve une autre cabane. Il frappe à la porte. Il sort une femme qui était d'assez mauvaise humeur; elle lui dit :

— Où vas-tu ?

— Je m'en vais à la Montagne Verte trouver le diable.

— Ah ! elle lui dit, c'est mon père. Rentre, tu vas souper et demain tu partiras.

Le matin, il se lève et cette femme lui fait des recommandations :

— Tu vas chez mon père; il faudra faire bien attention, autrement il te tuera. Tu arriveras demain à midi à la Montagne Verte. Avant d'arriver chez mon père, tu verras un étang. Et là il y aura trois jeunes filles qui se baigneront. Tu les surveilleras et tu verras que la plus jeune elle est marquée d'une couronne. Et alors, tu lui voleras les habits à celle-là et celle-là te tirera de partout. Ce sont mes sœurs, les filles du diable, et je suis la marraine de la plus jeune.

Alors Jean de Bordeaux il est parti de la cabane pour aller retrouver les jeunes filles dans l'étang. Il se la repère bien et il saute sur les habits de la plus jeune; il les a attrapés. Quand les jeunes filles l'ont vu, elles se sont sorties de l'eau. Alors la plus jeune lui a dit :

— Rends-moi les habits, Jean, rends-moi les habits. Je te rendrai de grands services.

Alors il lui rend les habits et elle lui dit :

— Il faudra bien faire attention à ce que dira mon père.

— J'écouterai bien.

Les jeunes filles s'en reviennent chez elles et Jean est arrivé vers le soir chez le diable. Il lui dit :

— Bonsoir, tu arrives ?

— Et oui, j'arrive comme c'est convenu.

— Allons, soupe, lui dit le diable, va te coucher et demain je te dirai le travail qu'il y a à faire.

Le lendemain matin, il lui donne une hêche en bois et une hache en bois et lui dit :

— Il faut que dans la journée tu coupes cette forêt et qu'elle soit prête pour planter une vigne demain.

Alors, à midi, la jeune fille lui porte le diner, à Jean, et le trouve tout découragé parce qu'il n'avait pu rien faire. Elle lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ne m'en parle pas, comment veux-tu que je fasse pour couper ça avec une hache et une hêche en bois ? J'ai cassé la hache et la hêche au premier coup.

— Dîne et tout ça s'arrangera.

Alors, quand il a eu dîné, elle avait une baguette la jeune fille, d'un coup de baguette elle a arrangé le bois prêt à y planter une vigne. Vous pensez s'il était content ! Elle lui dit :

— A présent, tu es content ; mais tu attendras la nuit pour venir souper, que papa n'ait pas le temps de venir vérifier le travail.

Il fait comme ça. Le soir, quand il arrive, le diable lui demande :

— Tu as fini de couper le bois, Jean !

— Oui, tout est prêt, patron !

Alors, le lendemain matin, quand il se lève, il lui dit :

— Voilà un panier ; tu iras mettre l'étang à sec avec ce panier.

Il s'en va, découragé, avec le panier. Et il s'est assis, encore plus découragé que la veille. A midi, la jeune fille lui apporte le dîner ; elle lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais, Jean ?

— Ben, comment veux-tu que je fasse pour mettre l'étang à sec avec un panier ? Mourir une fois, mourir l'autre, ça m'est égal.

— Allons ! Mange et on arrangera tout ça.

Et d'un coup de baguette, l'étang a été à sec. Elle lui dit :

— Ne rentre pas trop de bonne heure et tu diras à mon père qu'il t'a bien coûté, mais que tu y es arrivé.

Alors, pardi, le soir quand il rentre, le diable lui demande :

— Eh bé, Jean ?

— Eh bé, c'est fait patron, je l'ai mis à sec.

Alors la femme du diable lui dit :

— Tu sais, je crois qu'ils vont te trahir, Jean et ta fille !

— Oh ! non, c'est moi qui les tueraï, eux ! Demain je l'enverrai chercher la couronne en haut du piquet de verre; là, il n'y réussira pas.

Et la fille l'a entendu. Le lendemain, elle avait peur de ne pas être convoquée pour lui apporter le dîner.

— Si on y envoie une de tes sœurs, il est fichu le pauvre Jean.

Ça, elle l'a pensé. Elle dit à son père :

— Ça fait deux jours que je porte le dîner à Jean et aujourd'hui je n'y vais pas !

— Justement, le diable dit, c'est toi qui iras, c'est moi qui commande ici !

Alors, tout en pleurnichant, elle s'en va et elle trouve Jean, au pied du piquet en verre, bien triste. Il était impossible d'y monter tant il était haut : cinquante à soixante mètres.

— Allons, elle dit, il ne faut pas être triste comme ça, que nous avons du travail à faire.

Quand il a eu mangé, elle lui dit :

— A présent, il faut que tu me tues.

Jean lui dit :

— Ça non, je ne peux pas le faire.

— Oh ! si, elle lui a dit, il le faut, il le faut. Il faut que tu me fasses bouillir et *avé* (3) mes os tu te feras une échelle pour monter là-haut. Tu feras bien attention, en descendant, de ramasser tous des os, de ne pas en laisser un, et tu les feras rebouillir et je *reviendrai* (4) ce que je suis.

Alors, pardi, il l'a tuée, il l'a fait bouillir, il est allé chercher la couronne et il a refait bouillir les os. Mais il s'est aperçu que quand elle est redevenue vivante, il lui manquait l'os du petit doigt de pied. Elle lui dit :

— Heureusement qu'avec les bas mon père ne s'en apercevra pas.

Il s'en voulait bien le pauvre Jean !

— Ce soir, tu resteras très tard, très tard à venir et tu porteras la couronne, pardi !

Alors, quand même, le soir, il était très tard et le diable dit à sa femme :

(3) Avec.

(4) Pour : redeviendrai.

— Tu vois, il ne pourra venir.

Et au même instant Jean arrive et lui dit :

— Je suis bien fatigué, je vais me coucher sans souper.

— Il lui a donné la couronne. Le diable dit à ses filles :

— Il y en a une qui ira coucher avec Jean ce soir !

— Moi je n'irai pas, dit la plus jeune, c'est toujours moi qui porte son dîner.

— Justement, toi tu iras, lui dit le diable.

Alors elle va se coucher avec Jean. Il dormait déjà. Elle lui dit :

— Nous ne sommes pas ici pour dormir, papa doit nous tuer ce soir ici tous les deux. Il faut se débrouiller.

— S'il faut se débrouiller, on se débrouillera, dit Jean.

Elle lui dit :

— Descends à l'écurie, tu selleras le cheval le plus maigre que tu verras, sors-le dehors très doucement et moi je vais te rejoindre.

Avant de partir, elle avait des pommes qui parlaient, elle les partage et en met à chaque coin du lit. Il est descendu à l'écurie et il a pris le cheval le plus gros. Elle lui a dit :

— Tu aurais dû prendre le maigre !

Ils sont partis quand même. Alors le diable dit à sa femme :

— Ils doivent dormir maintenant. Dormez-vous, mes enfants ?

— Pas encore, répond une pomme.

Les autres marchaient toujours. Dans un autre quart d'heure le diable demande :

— Dormez-vous, mes enfants ?

— Pas encore, répondait la pomme.

Les pommes lui ont répondu la même chose quatre fois. A la cinquième, personne ne répondit. Alors le diable dit :

— Ils doivent dormir à présent, je m'en vais les tuer !

Il s'attrape une canne assez grosse et d'un coup de canne il a partagé le lit. Et personne ne s'est plaint, puisqu'il n'y avait personne. Il se dit :

— A présent, ils sont morts.

Il s'en revient au lit, le diable. Le lendemain matin, quand il se lève, il dit à sa femme :

— Il va falloir les enterrer.

Ils vont voir dans le lit, mais il n'y avait personne. Ils vont regarder à l'étable où il y avait de moins un cheval.

— Je te l'avais dit, ils sont partis ! lui dit sa femme.

— Heureusement qu'ils ont laissé le cheval de sept lieues. C'était le maigre.

— Alors, tu n'as qu'à te mettre à leurs trousses, tu les rattraperas.

Le diable se met sur le cheval et la fille du diable s'en méfiait. A un moment c'était Jean qui conduisait le cheval et la fille voit arriver un nuage.

— Tiens, c'est mon père qui vient nous rattraper. A présent, il va falloir faire une chose, et vite ! Le cheval sera rivière, moi poisson et toi pêcheur.

Alors le diable arrive, il lui dit :

— Pêcheur, vous n'auriez pas vu passer un cheval, un homme et une femme ?

— Oh ! *avé* ce temps le poisson ne va pas ; il faudrait un autre vent, on ne peut pas les attraper.

— Mais non, c'est pas ça que je vous dis, je vous demande si vous n'avez pas vu passer un homme, une femme et un cheval...

— Oh ! ça doit être les vers qui ne vont pas bien aux truites.

Quand il a vu qu'il ne pouvait rien en tirer, le diable s'en est revenu à la maison. Sa femme lui a dit :

— Alors, tu n'as vu personne ?

— Je n'ai vu qu'un pêcheur, il m'a dit que les truites ne faisaient pas.

— Gros bêta, lui dit-elle, c'était le cheval qui était la rivière, ta fille le poisson et Jean le pêcheur.

Le diable dit :

— Attends que j'y revienne, mais cette fois je les attrape !

Il repart. Et, pardi, sa fille et Jean voient venir un nuage et il était encore plus épais le nuage. Elle lui dit :

— C'est mon père ! Le cheval va être un jardin, moi légume et toi jardinier.

Il lui demande :

— Vous n'auriez pas vu passer un homme, une femme et un cheval ?

— Oh ! cette année les légumes ne vont pas.

— Mais non, c'est pas ça que je vous dis.

Et il répète la même question, pardi !

— Oh ! ça doit être qu'il fait trop chaud, vous comprenez !

Le diable voit qu'il ne peut rien en tirer ; il s'en revient à la maison. Sa femme lui dit :

— Tu les as vus ?

— Oh ! Je n'ai vu qu'un jardinier qui m'a dit que la récolte ne poussait pas cette année.

— Pauvre bête, lui dit-elle, c'était eux ! Cette fois c'est moi qui y vais et tu verras si je les ramènerai.

Voilà qu'elle se met sur le cheval et elle s'en allait dans un nuage noir, épais. Et ils s'en sont aperçus.

— Mon Dieu, c'est ma mère ! Nous sommes perdus cette fois, lui dit la jeune fille.

Sa mère approchait. Et il y avait une rivière et cette rivière partageait la Terre Sainte et la Terre du diable. Voilà que la femme du diable arrive et ils se sont jetés au milieu de la rivière et elle n'a eu le temps que d'attraper le cheval par les fesses. D'un saut ils ont été de l'autre côté. Alors la femme du diable leur a dit :

— Vous êtes sauvés !

Et la fille du diable elle avait toujours sa baguette, elle faisait ce qu'elle voulait. Elle lui a dit :

A présent, qu'est-ce que tu veux faire ? A présent, nous n'avons plus le cheval.

Jean lui a dit :

— Ça me ferait bien plaisir d'aller voir les miens à Bordeaux.

La fille lui dit :

— Tu peux y aller, je vais te faire transporter par la baguette, mais il ne faut pas te laisser embrasser par personne.

Alors, pardi, quand il est revenu, ses parents voulaient l'embrasser.

— Non, non, non, non non, je ne veux pas qu'on m'embrasse.

Voilà que le soir il soupe avec les siens et il va se coucher. La marraine de Jean était sorcière; elle était par là et quand il s'est endormi, elle est allée l'embrasser sans qu'il s'en aperçoive. Il ne s'est plus rappelé de la fille du diable et de ce qu'il avait fait.

Quand elle a vu que jamais il ne revenait, la fille du diable est allée se bâtir un château en face la porte de Jean. Et la marraine elle lui a dit, comme il était très riche :

— Il faut te marier.

On lui cherche une femme et il se marie. Le jour du mariage, la fille du diable s'est présentée chez Jean et elle dit à la jeune femme :

— Il faut que tu me laisses coucher avec ton mari ce soir.

Et elle lui fait voir une robe couleur de soleil. Et la sorcière dit à la femme :

— Laisse-la coucher avec lui, on lui donnera de *Vindermitori* (5) et il dormira toute la nuit et tu auras la robe.

Alors, quand même, elle y consentit. Et *Vindermitori* n'a pas fait d'effet et la fille du diable a dit à Jean :

— Tu te rappelles ce que j'ai fait pour toi ?

Et elle lui a raconté tout ce qui s'était passé. Et il s'en est

(5) *Indermitori* : somnifère.

souvenu. Et quand la jeune femme crut prendre possession de son mari, Jean demanda conseil à son père. Il lui dit :

— Mon père, j'avais une armoire dont j'ai perdu la clef; après j'en ai achetée une autre et j'ai retrouvé la clef de la première armoire. Laquelle vaut-il mieux que je garde ?

Son père lui dit :

— Il vaut mieux que tu conserves la vieille.

Et alors il dit à son père qu'il avait eu une femme, qu'on l'avait embrassé et qu'il s'était plus souvenu de rien, et que maintenant il l'avait retrouvée et qu'alors il voulait épouser la fille du diable. Ils ont renvoyé l'autre femme et ils ont fait une belle noce.

C'est fini.

(Conté en octobre 1953 par Veuve Euphasie Rouzaud, 70 ans, cultivatrice, Naizen, canton de Lavelanet).

VIII

Le Charbonnier (6)

Il y avait un charbonnier dans la montagne. Et un jour, pendant l'hiver, qu'il tombait de la neige, il faisait froid, il faisait un bon feu. Dans la nuit, il a entendu quelqu'un qui frappait à la porte. Pan, pan, pan, pan ! Le charbonnier ne voulait pas ouvrir. Il a demandé :

— Qui est ça qui frappe ? Je n'ouvre à personne !

C'était l'ours qui frappait.

— Ouvrez-moi la porte, je vous prie, j'ai froid, je tremble, je veux me chauffer la *repette* (7).

— Qui es-tu ? lui dit le charbonnier.

— L'ours.

— Mais mon pauvre ami, je te laisse pas rentrer que tu me mangerais !

— Non, je ne vous mangerai pas; laissez-moi rentrer.

Il l'a laissé rentrer. Il s'est couché près du feu, il avait froid; il *roupillait* (8). Au bout d'un moment quelqu'un frappe à la porte, pan, pan ! avec un bâton.

— Qui est là ? a dit le charbonnier.

(6) Voir *Contes folkloriques de l'Ariège (Première Série)*, « Folklore » Hiver 1953, p. 3 (p. 1 du T. à p.), note 3.

(7) La *repette* : la patte.

(8) *Roupiller* : dormir (argot).

— Je suis le loup, c'est moi. Je vois que vous faites du feu; si vous voulez me laisser chauffer, laissez-moi rentrer.

Le charbonnier lui a dit :

— Non, je ne vous laisse pas rentrer, vous me mangeriez.

— Non, je vous mangerai pas, laissez-moi rentrer, je vous prie, que je tremble de froid, lui a dit le loup.

En fin de compte, il l'a laissé rentrer. Quand il est rentré, il s'est couché là, à côté de l'ours, à côté du feu; et il *roupillait* là, il se chauffait. Au bout d'un moment, on frappe à la porte.

— Qui est là ? a dit le charbonnier.

— Moi, lui répond la *mandrette* (9), je suis la *mandrette* et je voudrais me chauffer.

Le charbonnier lui a répondu :

— Non, vous me mangeriez.

— Non, non, je vous mangerai pas.

Alors il l'a laissé rentrer. Elle s'est mise au coin du feu, elle s'est mise à dormir avec le loup et l'ours. Ils étaient contents tous. Au bout d'un moment, quelqu'un frappe à la porte de nouveau. C'était le lièvre. Pan, pan !

— Ouvrez-moi la porte que j'ai froid.

Le charbonnier lui a demandé :

— Qui est là ?

— Je suis le lièvre.

— Vous me mangeriez, lui dit le charbonnier pour rire.

— Non, je ne vous mangerai pas, laissez-moi rentrer.

Alors le lièvre est rentré et il s'est mis au coin du feu pour se chauffer. Quand le charbonnier a vu que tous *roupillaient* là, qu'il faisait un bon feu... Au bout d'un moment, tous ils se sont réveillés là; ils lui ont dit :

— Puisque vous nous avez laissé chauffer, on pourrait faire un bon repas tous ensemble.

— Moi, lui a dit l'ours, je sais un veau à une métairie, je vais le chercher.

Le loup dit :

— Moi je sais un bel agneau bien joli et bien gras, on ira le chercher.

— Et moi, répondit le renard, que je sais une belle paire de poulets bien jolis et bien gras, je vais la chercher.

— Et moi que je sais un joli chou bien pommé, dit le lièvre, je vais le chercher.

Alors ils sont partis tous à la fois. L'ours, dans un moment, arrive et porte le veau. Il l'avait tué, il le met par terre, là, dans la cabane et il se chauffe.

(9) La *mandrette* : le renard.

Dans un moment, le loup arrive; il porte un bel agneau; il le met par terre et il se chauffe.

Dans un moment le renard arrive; il porte une paire de poulets; il les pose et il fait comme l'ours et le loup: il se chauffe.

Au bout d'un moment, le lièvre arrive; il porte un beau chou, joli, pommé; il le pose par terre et il se chauffe aussi, le lièvre.

Le charbonnier, quand il a vu que toutes ces bêtes dormaient, qu'elles étaient très fatiguées et qu'elles avaient froid, il a réfléchi, il a dit :

— Si je tuais l'ours, le loup, le renard et le lièvre, je pourrais faire la fête; j'aurais le veau, l'agneau, les poulets et le chou.

Alors, dans un moment, il a pris une grosse masse, un gros marteau et il l'a mis à rougir dans le feu. Quand la queue a été rouge, il a commencé à donner un coup de marteau sur la tête de l'ours et l'ours il est tombé par terre, il était presque mort. Il a donné un autre coup de marteau au loup, vite, il se dépêchait; le loup est tombé par terre comme l'ours, il ne pouvait pas se tenir. Alors il a mis la queue de fer dans le cul du renard et il a donné un coup sur la tête du lièvre qui est mort. Alors il a ouvert la porte, quand le lièvre a été mort, et l'ours, le loup et le renard sont sortis. Ils ne pouvaient pas trop marcher, mais ils sont sortis quand même. Et l'ours il disait en gémissant et en fuyant :

— Aï, aï, aï, à moi, il m'a donné un coup sur la tête qui me fait patie patac !

Le loup il disait :

— A moi aussi il m'a donné un coup sur les reins et sur la tête qu'elle me fait patie patac !

— Et moi, dit le renard :

Il m'a mis la queue de fer rouge dans la bonello (10)

Qui jamais plus ne se fera bello (11).

Le charbonnier, figurez-vous, a eu le veau, le bel agneau, une paire de poulets, le lièvre et le beau chou. Et il a eu de quoi manger pour toute l'année.

Et tric trac

Moun counté es acabat (12).

(Conté en octobre 1953 par Veuve Marie Rouzard, 71 ans, anelonne cultivatrice, Montgaillard. Vaut pour Nalzen, son village natal.)

(10) La **bonello** : le postérieur.

(11) **Bello** : belle.

(12) ... Mon conte est achevé.

La Poule, le Canard et l'Oie (13)

— Une fois il y avait une poule, le canard et l'oie. Ils s'étaient réunis tous ensemble et ils ont dit :

— Nous allons faire un petit voyage.

Alors ils sont partis sur la montagne. Quand ils ont été loin, loin, l'oie était très fatiguée; elle a dit :

— Il faut me reposer ici, je ne peux plus marcher, je suis fatiguée.

Alors elle s'est mise à faire une *cabanette* de *brouquillettes* (14). Elle s'y est mise dedans. Le canard et la poule ont continué le chemin. Au bout d'un moment, le canard fatigué, il a voulu se reposer. Il a fait une *cabanette* de *brouquillettes* et il s'y est mis dedans et il y a fait du feu. Ils faisaient leur souper dans la cabanette. La poule a continué son chemin. Quand elle a été loin, loin, loin, sur le sommet de la montagne, elle a fait comme le canard et l'oie; elle s'est fait une *cabanette* de *brouquillettes*.

Alors le loup vient à passer; il s'en allait dans la montagne. Il rencontre une petite cabanette, la cabanette de l'oie. Il frappe à la porte et il lui dit :

— Vous voulez me laisser chauffer la *repette* ? (15)

— Non, vous me mangeriez.

— Je vous mangerai pas, lui a dit le loup.

Elle l'a laissé entrer. Quand il a été dans la cabanette, il s'est chauffé. L'oie lui a dit :

Pète fort et loufe (16) *fort*,

Ma cabanette tient fort.

Au bout d'un moment, le loup il a pété et il lui a fait tomber la cabanette. La pauvre oie a été dehors. Le loup a continué son chemin. Il a rencontré une deuxième cabanette et comme il faisait froid il a frappé à la porte.

— Voulez-vous me laisser chauffer la *repette* ?

Le canard lui a répondu : — Qui êtes-vous ?

— Le loup.

— Je ne vous laisse pas entrer, vous me mangeriez.

— Je vous mangerai pas, lui disait le loup.

A force, il l'a laissé rentrer. Il s'est mis au coin du feu pour se chauffer. Le canard lui a dit :

— Tu peux te chauffer.

Pète fort et loufe fort,

Ma cabanette tient fort !

(13) Cf. dans le conte n° VIII l'analogie de la prière de l'ours qui

(14) **Brouquillettes** : brindilles.

(15) Cf. dans le conte n° VIII l'analogie de la prière de l'ours qui demande à se chauffer.

(16) Loufer : vesser.

Alors le loup il s'est mis à péter et à *loufer*; la cabanette s'est trouvée par terre. Et le pauvre canard il est resté dehors. Le loup continue son chemin, il monte plus haut dans la montagne. Il rencontre une autre cabanette, la cabanette de la poule. Il lui a dit après avoir frappé à la porte :

— Laisse-moi rentrer, je veux me chauffer.

— Qui êtes-vous ? lui dit la poule.

— Je suis le loup.

— Mais vous me mangeriez.

— Non, je ne vous mangerai pas. Je vous en prie, laissez-moi me chauffer la *repette* que j'ai bien froid.

— Alors, lui a dit la poule, si vous devez pas me manger, rentrez.

Une fois qu'il a été dedans, il s'est chauffé. Et la poule lui a dit :

*Pète fort et loufe fort,
Ma cabanette tient fort !*

Le loup s'est mis à péter et à *loufer* et la cabanette a été par terre. Alors le loup est parti et la pauvre poule elle a été sans abri. Elle est redescendue, la poule; elle a rencontré le canard et l'oie. Ils pleuraient, ils étaient sans abri. Et tous les trois ils ont décidé de s'en revenir au village. Il ont dit qu'ils resteraient toujours à la ferme, qu'ils n'écouteraient plus personne.

*Et tric trac
Moun counté es acabat.*

(Conté en octobre 1953 par Veuve Marie Rouzard, voir p. 14.)

X

La Mandrette (17)

Il y avait le renard qui avait rencontré le loup et ils se sont promis de faire route ensemble. En parlant, ils ont décidé de prendre un champ à travailler. Alors ils ont trouvé le champ, ils se sont mis à travailler, suant sang et eau. La *mandrette*, rusée comme tout, elle voulait pas travailler, elle voulait laisser travailler le loup; elle est paresseuse et gourmande. Ils avaient loué une petite maison tous les deux. Alors la *mandrette* s'est mise à crier :

— *Plaĩ plaĩ plaĩ ? Plaĩ plaĩ plaĩ ?* (18)

— Qu'est-ce que tu as, compère *Mandrette* ?

(17) Le renard. Aa.-Th. types 15 (le renard parrain), 32 (la lune prise pour un fromage)...

(18) Platt-il ?

— Et que veux-tu que j'aie ? Il me faut aller tenir un baptême. Et je voudrais pas y aller, que je voudrais travailler, mais il me faut y aller.

Le loup lui a dit :

— Va-t'en, va-t'en puisqu'on t'appelle. Je ferai ici tout seul.

Alors elle est allée à la maison. Ils avaient un pot de miel dans l'armoire et comme elle est si gourmande la *mandrette*, elle a pris un peu de miel et elle est répartie voir le loup. Le loup lui a demandé comment on l'avait appelé ce filleul. Elle lui a répondu :

— *Coumençaret*.

Alors au bout d'un moment qu'elle a été avec le loup, elle s'est mise à crier :

— *Plaï, plaï, plaï* ? Entends, dit-elle au loup, on m'appelle ! Il me faut encore tenir un baptême. Ça commence à me faire suer.

Elle faisait voir comme si elle ne voulait pas y aller. Le loup lui a dit :

— Ne te fais pas prier comme ça, vas-y, moi je travaille tout seul.

Alors elle est partie à la maison; elle a continué à manger le miel; elle a pris un peu de pain avec du miel, elle a goûté. Quand elle a eu fini, elle revient au champ avec le loup. Le loup lui a demandé :

— Alors, compère *Mandrette*, comment il s'appelle ce filleul ?

— Il s'appelle *Miéjet*.

Le loup continue à travailler; il suait, il suait ! La *mandrette* a dit :

— Il faut que je me repose un peu, je suis fatiguée de courir par en haut et par en bas.

Et l'autre travaillait. Au bout d'un moment elle s'est mise à crier :

— *Plaï, plaï* ?... Entends-les encore qui m'appellent. Il faut que je revienne tenir un autre baptême. Ils commencent à me faire suer, lui a dit la *mandrette*.

— Vas-y, vas-y lui dit le loup, vas-y compère *Mandrette*. Moi je travaillerai comme je pourrai ici.

Alors elle est partie à la maison. Elle a fini de manger le pot de miel. Quand elle a eu fini, elle s'en est retournée en champ voir le loup. Le loup lui a demandé comment il s'appelait ce filleul. Elle lui dit :

— *Acabadet* (19). Je t'assure, je suis lasse de travailler aujourd'hui; je suis bien fatiguée.

(19) Dans une autre version de ce conte, obtenus à Las Quères, commune de Rimont, canton de St-Girons, les trois noms deviennent : **Comencellis**, **Miéjellis** et **Acabellis**.

Le loup lui a dit :

— Repose-toi, compère *Mandrette*; moi je vais continuer à travailler.

La nuit est arrivée. La *mandrette* il a fallu qu'elle aille faire le souper à la maison. Elle a fait du *millat* (20). Quant le loup est arrivé pour souper, il s'est mis devant le feu qu'il avait froid, et la *mandrette* elle a dit :

— Maintenant, il faut souper.

Elle a commandé au loup d'aller chercher le pot de miel. Le loup est allé chercher le pot, qu'on devait manger le miel avec le *millat*. Quand on a enlevé le papier du pot, on y a rien trouvé dedans, pas de miel ! La *mandrette* était folle ; Elle a dit au loup :

— Pendant que moi j'étais au baptême, tu es venu manger le miel, polisson !

Elle l'a grondé.

— Et maintenant qu'est-ce que nous allons manger pour souper ?

Le loup lui a dit :

— Non, compère *Mandrette*, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui l'ai mangé. Je suis resté toute la journée au champ.

— Alors, lui a dit la *mandrette*, nous allons le voir, celui qui fera le caca le plus gros, c'est lui qui l'aura mangé.

— Comme tu voudras, lui a dit le loup, ce n'est pas moi qui l'ai mangé.

Le lendemain matin, la *mandrette*, rusée comme tout, elle a fait un gros caca, un gros tas. Elle l'a pris et l'a mis derrière le cu-cu du loup. Quand ils se sont réveillés le matin, la *mandrette* s'est levée la première, elle est allée réveiller le loup et lui a dit :

— Tiens, regarde, mauvais sujet, polisson, regarde-le maintenant si ce n'est pas toi ! Bougre de polisson ! Tu le vois maintenant celui qui a fait le caca le plus gros !

Ce n'était pas lui, mais il a été obligé de céder, le pauvre loup, il a été obligé de dire que c'était lui. Alors la *mandrette* lui a dit :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On s'en va de la maison maintenant ?

En s'en allant par le chemin, ils ont rencontré un puits. Et la *mandrette*, gourmande comme tout, lui a dit, au loup :

— Regarde, compère Loup, dans le puits; on dirait qu'il y a un fromage.

C'était la lune qui était sortie; on aurait dit un fromage dans le puits.

— Tu peux aller le chercher, compère Loup, on le mangera.

(20) Bouillie de blé noir à l'eau.

Le pauvre loup est monté sur le puits — pauvre loup ! il était bête comme un âne ! — et la *mandrette* lui a dit :

— Descends dans le puits pour aller chercher le fromage et tu me le porteras.

— Le pauvre loup s'est mis dans l'eau et il s'étouffait, il ne trouvait pas le fromage. La *mandrette* lui a dit :

— Ah ! tu y es allé là-dedans, tâche de t'en sortir comme tu pourras, maintenant.

Et le pauvre loup, à la fin du compte, grimpant partout, il s'en est sorti tout trempé. Alors la *mandrette* lui a dit :

— Pour te faire passer le froid, tu vas grimper sur un arbre, tout à fait au bout.

Quand il a été au bout, elle lui a dit :

— Lâche-toi maintenant !

Et le pauvre loup s'est lâché. Il y avait un tas de fourmis rouges au pied de l'arbre et le pauvre loup en se lâchant, bim-boum, bim-boum, il est tombé sur le gros tas de fourmis. Et les fourmis se sont mises par les yeux, par les oreilles, dans tout son poil ; elles l'ont piqué, figurez-vous, l'ont dévoré ! Alors la *mandrette* lui a dit :

— Puisque tu es si bête, que tu n'es pas du tout rusé, je ne te veux plus *avé*. Va te mettre dans l'eau, moi ça m'est égal.

Et tric trac

Moun counté es acabat.

(Conté en octobre 1953 par Veuve Marie Rouzard, voir p. 14.)

XI

Le Loup et le Renard à la Pêche (21)

Le loup et le renard étaient une fois à la pêche. Alors le renard attacha un panier avec une corde à la queue du loup qui avait mission de traîner le poisson dans le panier. Quand le renard prenait un poisson, il le mangeait et il mettait une pierre dans le panier. A un moment le loup s'aperçut que le panier devenait lourd et dur à tirer. Alors il se retourna et dit au renard :

— Tu prends donc beaucoup de poissons ! Le panier commence à devenir lourd.

Le renard lui dit :

— Tire, tire, compère Loup ! C'est tout du poisson !

A force de tirer, le pauvre loup a cassé sa queue.

(Conté en octobre 1953 par Jean Maurette, 51 ans, cultivateur, Las Quères, commune de Rimont.)

(21) Ar.-Th. T. 2.

Le Loup et l'Escargot (22)

Il était une fois un loup et un escargot qui firent une course. Ils devaient aller jusqu'au bout d'un pré. Avant de partir l'escargot monta sur la queue du loup et ils partirent. Le loup courut à fond de train vers le but. Arrivé au bout du champ, il se retourna pour voir où était son compagnon. Mais l'escargot avait sauté de sa queue et grimpé sur un poteau. Il lui cria :

— Je suis arrivé avant toi !

Le loup, honteux, partit la queue baissée.

(Joseph Férapie, 12 ans, écolier, Rimont. Il tient le conte d'un vieillard du village.)

Le Loup et le Mouton (23)

Un jour, un loup s'est rencontré avec un mouton et ils ont décidé de faire route ensemble. En marchant, ils ont dit :

— On pourrait prendre une entreprise quelque part pour travailler.

Ils étaient tous les deux d'accord. Alors ils ont pris un champ à travailler. Ils ont semé du blé. Quand le blé a été mûr il a fallu le moissonner. Le loup a dit au mouton :

— Maintenant il faut partager la récolte puisque nous avons travaillé ensemble.

Il lui a dit :

— Qu'est-ce que tu veux ? Ce qu'il y a dans la terre ou ce qui est sur terre ?

Le mouton lui a répondu :

— Moi, je veux ce qu'il y a sur terre.

Alors le loup lui a dit :

— Moi je prendrai ce qu'il y a dans la terre.

Il est bête comme un âne, le loup ! Le mouton a pris tout le blé, il a eu toute la récolte. Le loup, quand il a regardé dans la terre, il n'a vu que les racines. Alors il a compris qu'on l'avait trompé. Il a dit :

— Pour la prochaine récolte, je ne ferai pas pareil.

(22) Aa.-Th. T. 275.

(23) Aa.-Th. T. 1030 (Le Partage de la Récolte) et T. 222 (La Guerre des Animaux).

Alors ils ont décidé de travailler le champ et de faire des pommes de terre. Quand les pommes de terre ont été mûres, le mouton lui a dit :

— Qu'est-ce que tu préfères, ce qui est dessus ou dans la terre ?

Le loup lui a répondu :

— Je prends ce qui est sur terre.

Ils ont arraché les pommes de terre. Le loup a pris les tiges dessus et le mouton a eu les pommes de terre qui étaient dessous. Alors il a vu qu'il s'était trompé de nouveau. Il s'est mis en colère, il était pas bien content. Il lui a dit :

— La troisième fois, tu me tromperas pas.

Ils ont décidé de revenir travailler le champ et d'y faire du blé et de l'avoine. Ils ont travaillé pour semer ça et quand la récolte a été mûre, le loup lui a dit :

— Maintenant ça ne se passera pas comme la dernière fois. On va le dépiquer; toi tu auras la paille et moi j'aurai le blé.

Alors ils se sont chicanés, ils se sont mis en colère. Le mouton a dit :

— Moi j'irai chercher ma défense pour me défendre et nous allons faire la guerre. Celui qui gagnera aura toute la récolte.

Alors le loup est allé chercher beaucoup de chiens de chasse et le mouton est allé chercher des essaims d'abeille. Tout est venu sur le champ de bataille et le loup a dit aux chiens :

— Dépêchez-vous de sauter sur le mouton !

Le mouton a dit aux abeilles :

— Dépêchez-vous, c'est le moment !

Les abeilles se sont mises sur le loup, sur les chiens; elles les ont piqués dans le nez, les yeux, les oreilles, de partout. Alors les abeilles ont fait fuir le loup et les chiens dans la rivière, dans l'eau. Et Monsieur le Mouton il a gagné la victoire, il a gagné toute la récolte. Et le pauvre loup est allé se retirer en pleurant. Il lui a dit :

— Jamais de la vie je n'y reviendrai plus !

Il s'était crevé de travailler et le mouton avait tout récolté.

Et tric trac

Moun counté es acabat.

(Conté en octobre 1953 par Veuve Marie Rouzaud, voir p. 14.)

XIV

Le Sac de Ruses (24)

Devant notre porte il y a la cour, la grange et un grand pré. Un beau jour, le coq était en train de pousser son joyeux cocorico ; Minette, notre chat, était perché sur un arbre ; le chien, Lion, était en train de flairer et le renard était dans les parages. Alors le renard disait au chat :

— Combien de ruses tu as toi, chat ?

— Oh ! moi je n'en ai qu'une. Et toi combien en as-tu ?

Le renard a répondu :

— J'en ai un plein sac et la moitié d'un autre.

Pendant ce temps, Lion s'est mis à la poursuite du renard qui a détalé en vitesse. Ils sont allés faire un grand détour. Le renard se sauvait et le chien lui était après. Alors le chat est descendu de l'arbre et il est allé se poster sur un coteau voisin pour voir ce qu'ils faisaient. Voyant que le chien gagnait de vitesse et qu'il allait attraper le renard malgré ses nombreuses ruses, le chat lui disait :

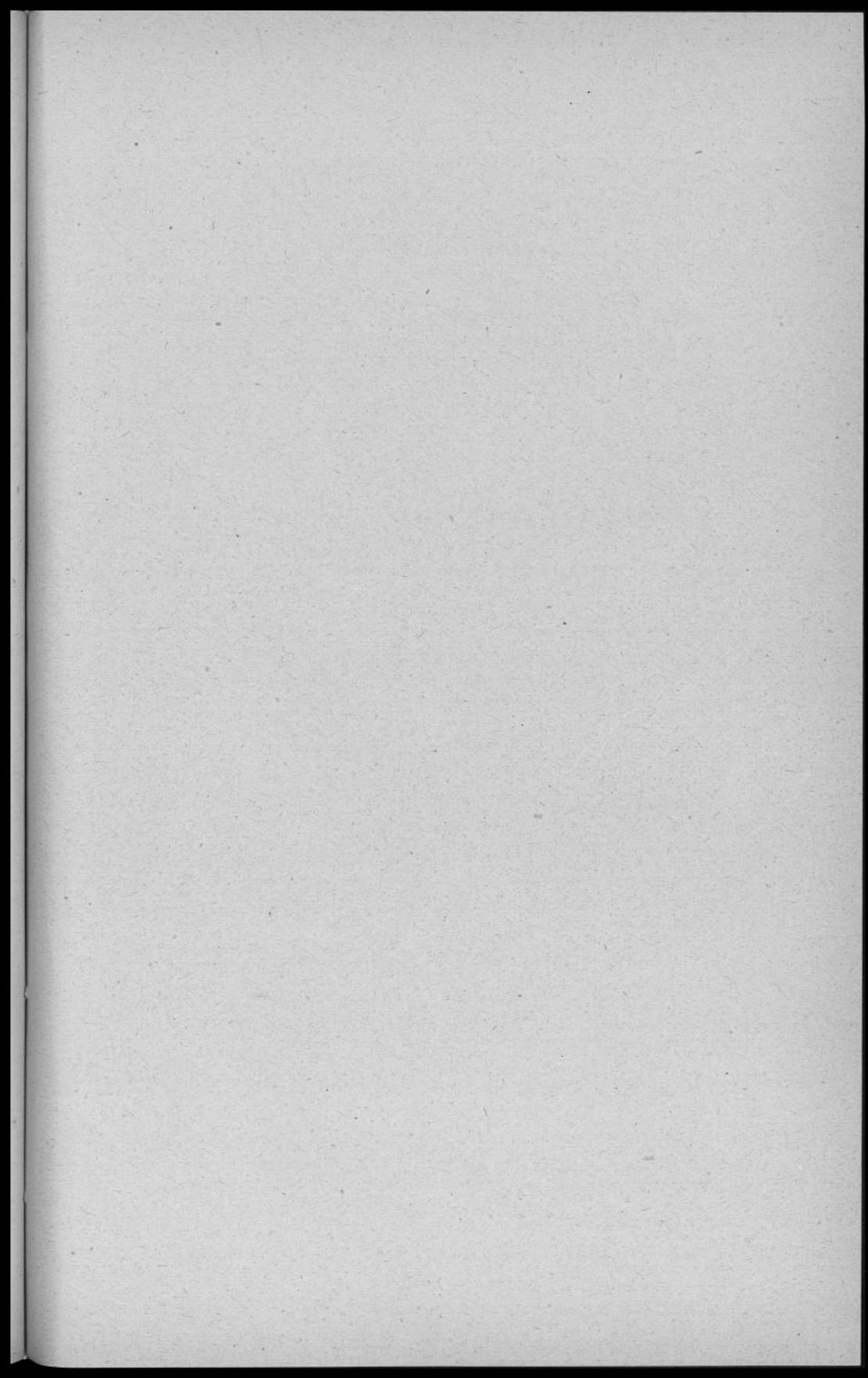
— Allons, *mandrotte*, détache le petit sac que le gros avance !

Et malgré cela, après des tours et des demi-tours, Lion lui saute dessus et le déchiquète.

La conteuse, à ce moment-là, attrape l'enfant qui l'écoute et lui fait peur en lui criant au visage : Hou ! hou ! hou !

(Conté en octobre 1953 par Noëlie Tartiet, 51 ans, Langlade, commune de St-Paul-de-Jarrat.)

Charles JOISTEN.



Le Gérant : M. NOGUÉ

LES IMPRIMERIES BABELLE - CARCASSONNE